

Textes lauréats

3^e concours international littéraire des cordées

Prix Denise Boizot

1^o prix : Cécile Debon – 49 Ambillou-château

Mon cher journal,

En ce mois de mars 1931, une terrible famine sévit sur Moscou et bien évidemment, notre famille n'est pas épargnée. Depuis l'arrestation de papa, je pensais que notre situation ne pouvait se dégrader davantage, et pourtant, force m'est de constater que nous avons encore dégringolé de quelques barreaux sur l'échelle de la pauvreté. Nos moyens financiers ne nous permettent plus de nous nourrir correctement et du coup, maman supporte de moins en moins d'avoir quotidiennement sous les yeux les visages hâves et les corps squelettiques de ses deux filles. Malgré tous ses efforts pour nous offrir deux fois par jour des ersatz de repas, nous ne cessons de perdre du poids. Nous flottons littéralement à l'intérieur de nos habits.

Bien que pour elle, cela s'apparente à un énorme sacrifice, ma mère a finalement pris la décision de nous envoyer en France, à Paris, chez notre grand-mère paternelle. Cette dernière a fui la révolution russe et quitté sa terre natale en 1920. Je sais que maman a investi les dernières économies qui restaient dans l'achat des billets de train. Un train en partance pour une vie meilleure, même si la seule idée de devoir quitter ma mère me déchire les entrailles. De son côté, comme à son habitude, elle ne montre rien de sa souffrance. Ma chère petite maman, mon vaillant petit soldat.

Malgré les dures épreuves que nous traversons, malgré l'absence de papa, le manque d'argent et la faim qui nous tenaille sans cesse, maman fait face à l'adversité avec un courage et une volonté obstinée qui forcent mon admiration. En toute occasion, là où bien d'autres se seraient laissés aller au désespoir depuis longtemps, elle continue de se battre avec une dignité jamais démentie. A ses yeux, la seule véritable richesse importante en ce bas monde, c'est l'amour inconditionnel dont elle nous entoure et qui fortifie un peu plus nos âmes chaque jour. Sourire aux lèvres, elle répète souvent que nous réussirons toujours à surmonter les

obstacles rencontrés sur notre chemin, tant que nous aurons foi en ce doux lien nous unissant toutes les trois. Elle est convaincue qu'il n'y a pas plus grande force que l'amour. Donc, malgré ce sentiment de déchirement occasionné par notre prochaine séparation, je m'applique du mieux possible à suivre son exemple en puisant dans cette réserve de tendresse alimentant mon cœur et dont maman est la source intarissable.

Veux-tu une illustration de mes propos, cher journal ? Pour cela, je n'ai pas besoin d'aller chercher bien loin. Il me suffit juste de revenir deux jours en arrière. Ce matin froid et humide, au ciel chargé de nuages prêts à déverser leur contenu à tout moment, restera à jamais gravé dans mes souvenirs.

Accompagnée de ma petite sœur Macha, je me rendais à l'école en espérant arriver avant la pluie. Comme à l'accoutumée, nous portions nos vieux manteaux élimés jusqu'à la trame et avions à nos pieds nos bottines éculées et déformées. Ma mère avait tressé avec soin notre longue chevelure puis noué un ruban défraîchi au bout de nos nattes. Certes nous étions pauvrement vêtues mais nos habits étaient propres. Jusqu'alors, cela ne m'avait jamais posé aucun problème.

Malgré notre hâte, de soudaines trombes d'eau se déversèrent sur nos têtes. Lorsque nous parvînmes en vue de l'école, nous dégoulinions de la racine des cheveux à la pointe de nos souliers, transies jusqu'à la moelle. Sans doute offrions-nous une bien piètre image car un garçon de mon âge me dévisagea avec un mépris tel que j'en eu momentanément le souffle coupé. Et comme si cela n'était pas suffisant, il tira sur le manteau de fourrure de sa mère afin d'attirer son attention puis, avec un profond dégoût, s'exclama : « Regarde maman, on dirait des mendiante ! »

Dans ce regard dédaigneux figé sur nous, je ressentais, presque palpable, la répulsion viscérale qu'il éprouvait à notre égard. Je lisais dans ses iris comme une envie de destruction vis-à-vis de ces petites choses misérables et dérangeantes que nous représentions pour lui. Ses yeux, son attitude arrogante nous excluaient de son espace, nous clouaient au pilori des indésirables. Sur l'instant, une solitude et une tristesse terribles m'assaillirent.... Mais aussitôt, je repensai à maman et à l'infinie richesse de son amour, à son combat quotidien pour nous et je m'en fis un bouclier. Je pris Macha par la main afin de lui insuffler un peu de ma force et de mon courage, tout en repoussant loin de moi cette furieuse envie de pleurer. Avec vaillance, je soutins le sombre regard du garçon qui persistait à nous écraser de tout le poids de notre pauvreté. Pendant quelques secondes, semblables à une éternité, je serrai les mâchoires pour ne pas me laisser transpercer par la froideur et la dureté des ses prunelles.

Finalement, je réussis l'exploit d'accrocher un sourire à mes lèvres. Un sourire à la hauteur de son dédain. Oui, je lui souris avec cette même volonté forcenée qui aiguillonne le cœur de maman face à l'âpreté de la vie. Ne surtout pas lui offrir ma peine. Ne surtout pas lui donner cette satisfaction. Ne pas me soumettre, me montrer plus forte que son mépris.

A l'instant où ma plume inscrit ces mots sur tes pages vierges, le visage fermé de ce garçon, l'acuité de son regard dégoûté continuent de me poursuivre. Je souffre encore de la conscience de notre différence, toutefois, au lieu de m'abattre, ce sentiment m'emplit d'une sève nouvelle : je refuse de croire que ma situation actuelle, que notre

situation actuelle est définitive. Et je fais ici le serment de ne plus permettre à quiconque de me regarder de la sorte ou de regarder de la sorte ceux qui me sont chers. Jamais ! Plus jamais ! Oui, mon cher journal, je fais la promesse solennelle de devenir « quelqu'un », de donner l'occasion à ma mère d'être un jour fière de moi et de ma réussite.

D'où l'importance et la nécessité de ce départ vers la France. Cet exil forcé sera mon passeport pour atteindre le but que je me suis fixé. Une fois sur place, j'emploierai mon temps et mon énergie à étudier pour devenir enseignante. Oh, bien sûr, il faudra d'abord que j'apprenne le français mais je sais que j'y parviendrai. Et lorsque j'aurai gagné suffisamment d'argent, je ferai venir maman à Paris. Plus jamais nous ne manquerons de rien, plus jamais nos estomacs ne crieront famine. Je sais à présent que mon enfance est derrière moi et que je suis définitivement entrée dans le monde des adultes. Mais je ne crains rien désormais car j'ai foi en mon avenir, foi en la France, le pays des droits de l'Homme où tout sera possible.

Bien à toi,

Dunya

2° prix : Dominique Giannino – 94 Créteil

Ni pauvres, ni soumis.

Cet après-midi-là, le soleil d'un début de printemps réchauffait doucement les branches des arbres en fleurs. Une fois de plus, je battais le pavé, ce vieux pavé parisien dont il ne reste plus que quelques vestiges. Et, parmi la forêt de drapeaux qui n'avaient rien de patriotiques, je me sentais de nouveau chez moi, parmi les miens, ceux du peuple qui crient haut et fort, même si depuis quelque temps, il ne sert plus à grand-chose de crier tant les murs sont devenus sourds à tout ce qui n'est pas estampillé fric, or, dollar, profit, spéculation.

Une fois de plus, je maudissais le pouvoir. Ce pouvoir dont on a galvaudé le sens en le faisant glisser de la capacité de faire, de la possibilité d'accomplir, offrant ainsi une image de liberté d'action, à la notion inverse d'autorité et de puissance qui écrasent et ôtent ainsi tout pouvoir à ceux qui les subissent. Des oriflammes rouges ou noirs, rouges et noirs marquaient le pas ou battaient la cadence. La colère se le disputait à l'ambiance bon enfant. Nous nous croyons debout et grands, de nouveau animés par des aspirations que nous jugions dignes, légitimes, justes et belles. Puis, à un moment donné, nous remontâmes le cortège et vîmes des gens encore plus grands que nous. Un grand nombre d'entre eux étaient pourtant assis. Sur des fauteuils roulants. Et c'était comme une marée de soleils jaunes. Ces soleils criaient sans émettre un son : NI PAUVRES, NI SOUMIS. Petit clin d'œil au slogan bien connu, ni putes ni soumises, qui, quelques années auparavant, avait réveillé quelques consciences.

Ces quatre mots, plantés sur un calicot, sur des autocollants, sur une banderole tous jaunes, jaunes comme des soleils, ces quatre mots qui semblaient calqués sur d'autres, plus connus, contenaient pourtant et

soudain pour moi l'ellipse d'une vérité que j'avais maintes fois tenté de disséquer, d'expliciter : pourquoi le pauvre était-il toujours le soumis ? Pourquoi le pouvoir, la possibilité de, la capacité de étaient-ils toujours du côté des nantis ? Pourquoi la richesse qui donnait certes, des possibilités de, des capacités de, faisait-elle hériter du pouvoir, de l'autorité, de la puissance sur le pauvre qu'elle écrasait et soumettait ? Pourquoi le pauvre serait-il soumis et pourquoi devrait-il se laisser écraser sous le prétexte, on ne peut plus fallacieux, qu'il n'a rien ? J'avais toujours fait la distinction entre être et avoir mais, force était de constater que depuis toujours, avoir permettait d'être. Et que sans avoir... on remettait en question l'être, la dignité de l'être.

Car je savais ce qui était fait à ces gens, ces personnes, ces soleils qui tentaient là leur dernière chance de se faire entendre : on leur ôtait leurs derniers droits de se tenir debout, leurs dernières possibilités de survivre. Une sourde colère monta en moi, cette colère, je la connaissais bien, elle m'animait depuis l'enfance : ce n'était pas la colère fruit d'un caprice mais celle, à la fois plus sourde et plus violente, qui monte du fond des entrailles pour exploser au grand jour, torche rouge au bout du poing, c'était cette colère qui était fruit de l'injustice. Car en haut lieu, on faisait des gorges chaudes du combat contre la double peine tout en offrant à ces personnes... la double peine ! Handicapés dans leur chair, on leur fermait déjà les portes du travail, celles des lieux publics et des distractions et voilà qu'on leur ôtait aussi le droit de se tenir debout comme tout un chacun en leur ôtant les derniers restes de ce pouvoir (encore lui) d'achat pour lequel le pouvoir avait prétendu se battre. C'était à ne plus rien y comprendre... ou plutôt, on ne comprenait que trop bien... c'était toujours la même règle, la même loi, immuable depuis des siècles : le faible est nié, celui qui n'a pas la capacité de, est ignoré, bafoué, rejeté... pire encore, on lui prend le peu qu'il lui reste pour l'offrir sur un plateau à ceux qui ont déjà trop, ceux qui ont la capacité de, le pouvoir de, la richesse qui... le vieux dicton qui dit que l'argent va à l'argent, était encore et toujours d'actualité.

Je les imaginais, ces soleils, ne plus pouvoir acquérir le nouveau matériel qui les aiderait dans leur vie de tous les jours, ne plus pouvoir financer leur traitement de moins en moins remboursé, ne plus pouvoir se vêtir correctement, ne plus pouvoir se loger, ne plus pouvoir garder son petit compagnon, ne plus pouvoir vivre comme les autres... j'imaginai cet engrenage infernal dans lequel ils seraient immanquablement jetés sans grand espoir pour pouvoir s'en sortir et c'est à cet instant précis que je notais, comme par effet d'ironie, que le même verbe, le même substantif revenait, comme un leitmotiv sans fin mais... en négatif : ils n'aurait plus le pouvoir qu'ironiquement le pouvoir leur retirait.

Car le pouvoir, c'est aussi ça, c'est pouvoir le retirer aux autres. C'est avoir la possibilité de retirer tous les possibles aux autres, aux pauvres que l'on désire... soumis.

Et c'était cela qu'ils dénonçaient avec autant de concision : cette pauvreté matérielle qui, selon tout pouvoir, doit conduire à la soumission dans l'acceptation de sa condition.

Seulement, cette association de la pauvreté et de la soumission, voulue ou juste souhaitée, par ceux qui, justement, ne sont ni pauvres ni soumis, porte en elle des répliques que l'on ne saurait lui refuser. La

pauvreté n'est pas obligatoirement matérielle, car toute pauvreté matérielle peut contenir une richesse intellectuelle propre à... la rébellion. Juste antonyme de la soumission.

Si l'on prend l'exemple de l'Inde dont le peuple est pauvre et soumis par excellence du fait du régime des castes et de l'indéracinable fatalisme qui le meut, on saisit très vite que l'un ne va pas sans l'autre certes, mais aussi que la pauvreté peut engendrer, à défaut de rébellion, l'insoumission. La révolution pacifiste du rouet qui a soulevé des millions d'Indiens derrière Gandhi l'a prouvé de la même façon que les parisiens de 1789 se sont jetés dans la rue parce qu'ils ne voulaient être ni pauvres, ni soumis !

Et ce combat des plus pauvres n'était-il pas, surtout et avant tout, notre propre combat puisque toucher aux plus pauvres c'est aussi toucher aux justes un peu moins pauvres ? De même, toucher à la dignité d'un homme n'est-ce pas aussi toucher à la dignité de l'Homme ? Les premières atteintes portées aux plus fragiles ne sont-elles pas généralement suivies de bien d'autres et ne sont-elles pas aussi implicitement puis véritablement portées à tous à partir du moment où ils ne font pas partie du bon côté de la société ? Et dans ce cas, la pauvreté ne devrait-elle pas appeler explicitement à l'insoumission ?

Il me semble les entendre encore à mes oreilles ces parisiens en colère...

- Mademoiselle...

- Hein ?

- Tu rêves ou quoi ? me lâcha mon compagnon alors que quelqu'un demeurait devant moi, main tendue avec un petit autocollant jaune où sont inscrits les quatre mots.

- Oh pardon ! fis-je en souriant et en m'emparant du petit carré de soleil que j'affichai aussitôt sur ma parka noire parce que moi aussi, je veux être... ni pauvre, ni soumise.

De nouveau, sortie de ma méditation, je vois les soleils qui nous dépassent, je leur emboîte le pas car nous devons tous être, chacun pour tous mais aussi chacun pour soi, NI PAUVRE NI SOUMIS d'autant qu'au fond de moi résonne aussi autre chose, autre chose qui sort de ma gorge en feu :

- Qui sème la misère, récolte la colère ! Ne soyons ni pauvre, ni soumis car... qui sème la misère récolte la colère !

3° prix : Sylvain Bédouet – 53 Laval

PLUS JAMAIS CA !

Enfant de paysans pauvres du tiers monde,
Tu n'as pas eu de chance à ta naissance,
Tu as été vendu à des gens immondes,
Qui ne voyaient que la maltraitance.

Tu étais le petit garçon rejeté,
Tu n'avais pas le droit d'être à table,
Tu devais comprendre la générosité,
Qui t'avait été donnée, au profit d'une vie misérable.

A grandir, ta seule occupation journalière,
Travailler et travailler, pour soigner les bêtes,
Qui devenaient tes seules amies, dans cette galère,
Mais te plaindre, aurait été mené de coups de baguettes.

Bien au chaud, dans un coin de l'étable,
Ton bol de croquettes piquées au chien,
Et des céréales crues, trempées dans de l'eau peu potable,
Tu manges de bon cœur car tu as faim.

Tu deviens de plus en plus maigre,
Ton regard est fuyant devant les voisins,
Mais serais-tu un commis un peu aigre ?
Face à tes adoptants, qui ne te veulent que du bien !

La fille de la ferme d'à côté,
Qui t'a repéré depuis bien des années,
Et qui cherche par tous les moyens à t'inviter,
Comprend que tu as pieds et mains liées.

Elle prendra son téléphone et dénoncera,
Des griffes des bourreaux, elle t'extirpera,
Chez elle par amour, elle t'accueillera,
Puis au fil des conversations, elle s'effondrera.

Ensemble, vous lutterez pour l'injustice, dans un cri,
« Ni pauvre, ni soumis ! »